

RAOUL MANUEL SCHNELL, ZETAPRODUCTION.COM

# Un pays se construit accolé à la Méditerranée

*Une occasion est donnée « de célébrer le retour du peuple juif au sein du concert des nations »*

Ils sont 7,2 millions à vivre dans un territoire à peine plus vaste que celui des îles Fidji. Le 8 mai 1948, les Nations unies établissaient en effet un nouveau pays dans une terre en partage qui était jusque-là la Palestine: Israël allait naître des cendres d'une Europe dévastée, inscrit dans le paysage moyen-oriental. Et 60 ans plus tard, l'hébreu est parlé là avec force, entendu entre des accents arabes et autres idiomes, surtout européens.

**NORMAND THÉRIAULT**

Israël est au point de rencontre de l'Orient et de l'Occident, et Jérusalem est une ville sainte que juifs, chrétiens et musulmans ont reçue en héritage. Cette terre, aussi loin que remonte la mémoire, a toujours été un lieu de passage, depuis que Babylone fut Babylone et avant même que les Égyptiens construisent leurs premières pyramides. Contrée de nomades, sa côte avec la Méditerranée en fit la porte d'embarquement de multiples voyages et un lieu de transit pour des richesses venant du Sud ou de l'Asie. Cette terre a vécu sous plus d'une domination, le dernier mandat étant britannique, après un règne turc. Combien de croisades et autres guerres «saintes» ont ainsi dévasté la région.

En 2008, qui reviendrait en ce pays, qui arriverait à Tel-Aviv, dans cette «ville blanche», le plus grand

ensemble urbain de style international au monde, érigé au cours des années 1920 et 1930, même là constaterait que le paysage est devenu autre. Si Jérusalem en ce pays est toujours Jérusalem, quoique la ville ne cesse de s'étendre, Tel-Aviv est devenu une métropole à l'occidentale. C'est une ville dite «branchée» qui ne craint pas de laisser construire en hauteur des tours, dont deux de 40 étages que le designer Philippe Starck a conçues. Et la ville ne se refuse aucun excès urbain, que la proximité du Liban et du Hezbollah pourrait ailleurs interdire.

**Paroles**

Israël est un lieu où les mouvements d'opposition s'affichent. Ainsi, au temps de son vingtième anniversaire, si la jeunesse occidentale faisait l'éloge de ses kibboutz, ces modèles de vie collective, *Les Temps modernes* d'un Jean-Paul Sartre pre-

naient la défense des idéologies dites palestiniennes. Et à l'intérieur de ses frontières, les échos parviennent des discussions qui opposent droite et gauche, intellectuels et éléments conservateurs de la première vague migratoire.

Et cela serait un état normal, comme le dit Etgar Keret, un des écrivains israéliens les plus en vue, aussi colauréat à Cannes d'une Caméra d'or, celle de l'année dernière: «Mes parents disaient souvent qu'Israël avait peut-être plusieurs problèmes, mais qu'au moins, c'était nos problèmes et que personne ne pouvait nous empêcher de les dénoncer.»

Mais ce pays juif, terre retrouvée après une longue diaspora, souffre toujours de ne pas être reconnu par ses voisins, la mésestime portant sur les alliances diverses, sur la colonisation même du territoire, comme le déplacement de populations, et sur l'occupation des sols et l'utilisation des ressources.

Car le pays est ingrat. Aussi, d'une économie à l'origine agricole, il a fallu diversifier, et l'aventure économique d'Israël trouve description dans une évolution où les activités traditionnelles ont été remplacées au profit d'une industrie soutenue par le haut savoir, qui fait que ce monde est aujourd'hui «high tech», avec 160 sociétés israéliennes présentement

cotées au Nasdaq à New York.

Et dans le secteur culturel, profitant des legs et dons de nombreux mécènes, les villes du pays ont vu musées et autres institutions culturelles recevoir des œuvres qui feraient l'envie de plus d'une métropole. En danse, en musique, en littérature, en cinéma, ce pays est aussi en représentation dans toutes les capitales occidentales.

**Avenir**

Mais 60 ans plus tard, pour garantir sa survie, Israël doit encore rechercher des appuis. Le Québec lui accorde le sien. Il y a bien sûr des ententes qui lient ces deux régions, mais il a aussi été voté à la veille du 60<sup>e</sup> anniversaire une motion unanime de l'Assemblée nationale: «Les 60 ans d'Israël sont l'occasion de célébrer le retour du peuple juif au sein du concert des nations, les nombreuses réalisations culturelles, économiques et scientifiques d'une société libre, démocratique et épanouie ainsi que les relations privilégiées entretenues par les gouvernements québécois et israélien.»

Et cette motion se poursuit en intervenant dans une crise qui perdure: «Par la même occasion, il convient de réaffirmer le soutien indéfectible des Québécoises et des Québécois aux efforts de paix du gouvernement d'Israël et de l'Auto-

rité palestinienne ainsi qu'à la création future d'un Etat palestinien démocratique en paix avec son voisin israélien.»

Convenir que la paix vaut mieux qu'un état de guerre, là-dessus tous s'entendent, sauf ceux à qui, comme partout ailleurs, la guerre profite. Pour reprendre les propos d'un Keret qui espère une paix des «fatigués», «car les braves sont toujours prêts à se battre», Israël a un futur encore imprévisible: «Je crois que personne ne peut vivre en Israël et y élever ses enfants s'il ne croit pas que la paix peut être possible. Le problème, ce n'est pas la haine, c'est la peur et la douleur que les deux peuples se sont infligées mutuellement. Tant qu'on n'arrivera pas à transformer ça en quelque chose de positif, la paix ne sera pas possible. Mais personne n'aime vivre comme ça. Personne ne veut que ses enfants aillent se battre et se fassent tuer en revenant de l'école.»

Pour Israël, rien n'a jamais été simple. Et pourtant, ce pays perdu sur un territoire où règne une contestation, souvent armée, de tout ce qui a une connotation occidentale. Mais pour qui y est venu, lui, elle, mère ou père, d'Europe, d'Afrique, voire des Amériques, ce pays est le leur, le seul où ils et elles pourront vivre. Un pays, c'est aussi ceux qui l'habitent.

*Le Devoir*



**MONTRÉAL**

En ce 8 mai, il y avait une marche anniversaire

Page 3



**ETGAR KERET**

«Pour un écrivain, le vrai pays est le langage»

Page 5

**ÉCONOMIE**

Le «capital humain» est la ressource première

Page 2

**FRANCOPHONIE**

À la poursuite du «rêve» méditerranéen

Page 3

**TEL-AVIV**

La ville branchée aux vives nuits

Page 4

**LITTÉRATURE**

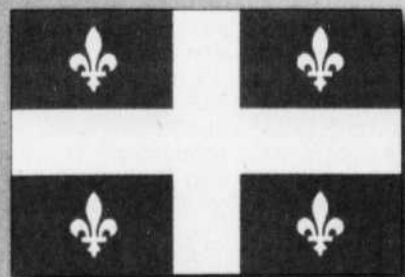
Les auteurs établissent l'hébreu comme langue nationale

Page 5

**CINÉMA**

Des images à la conquête du monde

Page 6



**LA CORPORATION PROMENT**

salue Israël à l'occasion de son 60<sup>e</sup> anniversaire.

Puisse la paix régner tout autour.



## ISRAËL



Deux photos prises dans des kibboutz situés dans le désert de Negev, peu après la création de l'État d'Israël en 1948.



AGENCE FRANCE-PRESSE

Histoire d'un pays raconté par son développement économique

## La ressource première d'Israël est le « capital humain »

*Dans les années 1980, « on force le pays à entrer dans la compétition avec le monde »*

Outre le fait qu'Israël est au cœur d'une situation géopolitique régionale des plus tendues et que le climat de guerre larvée avec les Palestiniens perdure, ce petit pays est dépourvu de richesses naturelles. C'est dire l'ampleur des défis économiques que doit surmonter l'État hébreu, qui a su passer en quelques décennies d'une économie agricole au statut de chef de file dans le domaine des hautes technologies. Petit survol de son parcours.

ALEXANDRE SHIELDS

L'histoire de l'économie israélienne n'a rien de linéaire. Elle a d'abord connu une première période marquée par une croissance rapide, avant d'être malmenée par des guerres successives et une hausse des dépenses militaires qui ont plombé l'optimisme de départ. Une série de réformes l'ont ensuite remise progressivement sur les rails, mais dans un climat d'inégalités croissantes. Ainsi se décline le parcours économique d'Israël depuis 60 ans, tel que raconté par Hapoalim, Nadine Baudot-Trajtenberg, vice-présidente senior et directrice générale des relations avec les investisseurs de la banque.

### Premiers défis

D'abord, entre 1948 et 1951, la population du pays est multipliée par trois, en raison de l'arrivée massive de survivants de l'Holocauste. Or, défi de taille pour un État naissant, ces nouveaux habitants y posent le pied à peu près dépourvus de capitaux. Qui plus est, l'industrie qu'on y retrouve est surtout agricole et artisanale.

« Dès le départ, il a fallu relever des défis énormes, rappelle Mme Baudot-Trajtenberg. Le gouvernement a donc instauré un modèle social démocrate classique plus socialiste que l'Europe occidentale. C'est un modèle qui va perdurer presque jusqu'au milieu des années

SOURCE BANQUE HAPAOALIM  
Nadine Baudot-Trajtenberg

80. Il y a donc un filet social très important qui est assumé en partie par l'État, mais aussi par le gros syndicat Histadrout. C'est presque un deuxième gouvernement. »

Il faut dire que les besoins économiques sont gigantesques, et pas seulement en raison du triplement de la population. « Il y a aussi un manque d'infrastructures et d'accès au capital, souligne-t-elle depuis Tel-Aviv. Ce n'est pas avant les années 60 qu'on commence à avoir accès au capital. Le vrai accès survient seulement dans les années 80. Il y a toutefois les contributions de la diaspora. »

Fort heureusement, ajoute cette économiste au riche parcours académique, « il y a un énorme atout dans le pays: le capital humain. Normalement, quand on parle d'un pays pauvre avec une population agricole, généralement il y a aussi très peu de capital humain. Là, c'est une qualité exceptionnelle. Les gens arrivent sans fonds, mais avec du capital humain. »

L'État joue donc un rôle majeur pour stimuler la croissance, par exemple en se portant acquéreur de plusieurs industries, mais aussi de presque tous les terrains. Il dégage en outre une bonne marge de manœuvre financière en maintenant les dépenses militaires très faibles, en plus d'investir dans le développement industriel des kibboutz. L'intervention porte ses fruits. « Entre 1948 et 1967, la croissance économique est vertigineuse, explique Mme Baudot-Trajtenberg. La croissance se situe entre huit et neuf pour cent par année, et ce, malgré le manque de capitaux et une situation politique difficile. »

### Choc des guerres

Les choses se corsent après la guerre des Six Jours, en 1967, puis celle du Kippour, en 1973, doublée d'un premier choc pétrolier. « Les dépenses militaires augmentent de façon absolument vertigineuse, note-t-elle. À partir de ce moment, les déficits du gouvernement deviennent très importants. En fait, le miracle économique des années 50 et 60 s'estompe et on se retrouve dans une décennie où il n'y a à peu près pas de croissance. »

Les chiffres parlent d'eux-mêmes. Par exemple, en 1975, le fardeau militaire représente pas moins de 35 % du produit intérieur brut du pays. Israël entre également dans une période d'hyperinflation, celle-ci atteignant jusqu'à 600 % en 1984, tandis que les déficits annuels équivalent à 10 à 15 % du PIB par année.

De 1973 à 1985, c'est la dégringolade. Or, le gouvernement de coalition — il s'agit de la norme politique dans ce pays — du premier ministre Shimon Peres lance toutefois, au milieu des années 1980, un programme de stabilisation économique, afin de rapprocher Israël d'une économie de marché. Parmi les mesures mises de l'avant, « on élimine lentement les subventions sur les produits de base, on diminue les taxes, on permet aux citoyens de sortir leur argent du pays. Bref, on force le pays à entrer dans la compétition avec le monde ». Cette époque demeure néanmoins difficile. Elle est marquée par la guerre civile au Liban (1975-1990), la première intifada (dès décembre 1987) et, quelques années plus tard, la première guerre du Golfe (1990-1991).

La chute du bloc soviétique amène par ailleurs une vague migratoire très importante au début des années 1990. La population du pays augmente de 20 % en cinq ans. Encore une fois, ces nouveaux citoyens sont souvent sans le sou, mais très éduqués, notamment au plan des technologies, rappelle Mme Baudot-Trajtenberg.

« C'est d'ailleurs à partir de ce moment que débute une période d'expansion économique qui est la combinaison d'une économie plus flexible, enrichie par beaucoup de capital humain, poursuit-elle. Et c'est une chance, parce qu'il n'y a pas de pétrole et pas de matières premières. Donc, on développe des



Des chars israéliens dans le désert du Sinaï lors de la guerre des Six Jours, en 1967. Après cette guerre et celle du Kippour, en 1973, les dépenses militaires augmentent de façon absolument vertigineuse. Les déficits du gouvernement deviennent très importants.

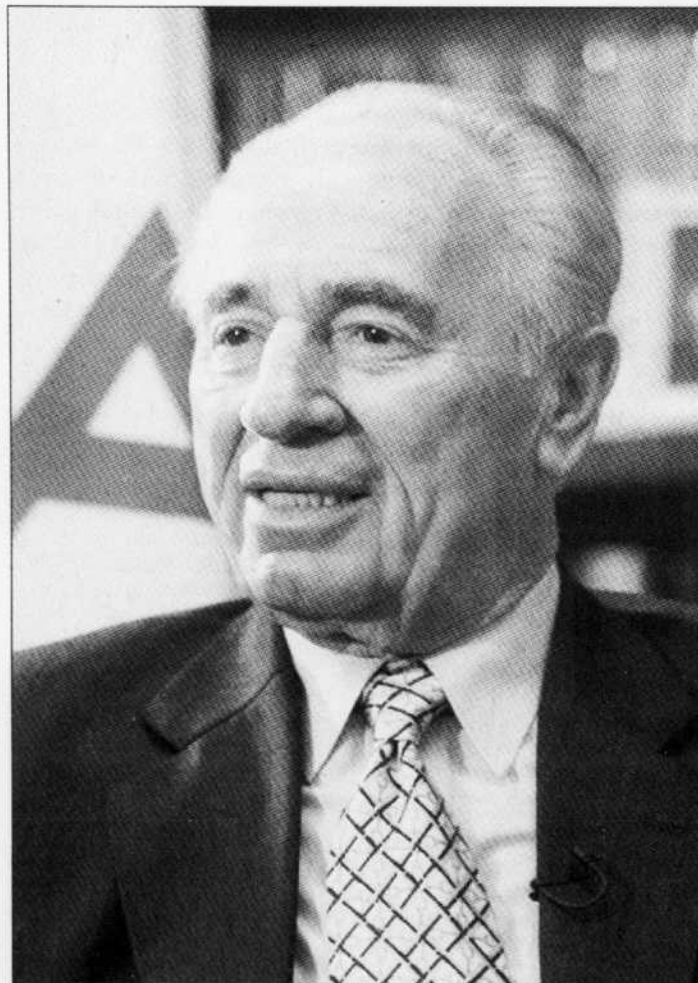
industries de haute technologie, un secteur qui prend son envol dans les années 90. » Aujourd'hui, 160 sociétés israéliennes sont cotées au Nasdaq à New York. Et le pays compte une des fortes concentrations au monde d'ingénieurs (140 pour 10 000 travailleurs).

### Croissance et inégalités

Les nombreuses réformes entreprises dans la gestion de l'économie nationale, dont plusieurs privatisations d'entreprises autrefois nationales, ont en outre eu des impacts positifs pour l'économie. En fait, celle-ci a parcouru beaucoup de chemin depuis 20 ans. La dette publique est passée de 180 % du PIB à 85 % aujourd'hui (ce PIB est de 22 000 \$ par habitant). L'inflation a presque disparu. Elle ne dépasse pas 2 % par année depuis huit ans. Le taux de chômage est de 7,6 % et la croissance de l'économie oscille autour de 5 %. « C'est une économie extrêmement résiliente. Le pays a connu une guerre pendant deux mois en 2006 [contre le Liban] qui n'a pratiquement pas eu d'impact économique. Le "fondamental" est très sain », explique Nadine Baudot-Trajtenberg.

La situation politique régionale perpétuellement tendue, notamment avec le Liban et l'Iran, complique cependant les choses. Ce pays de près de sept millions d'habitants consacre 10 % de son PIB à la défense, contre 3 % en moyenne dans les États industrialisés. Le service militaire obligatoire pour tous et toutes coûte très cher. Qui plus est, les hommes doivent faire partie de la réserve jusqu'à un mois par année, un casse-tête pour les entreprises. Fait étonnant, le conflit israélo-palestinien ne serait pas à l'origine des dépenses militaires astronomiques, selon Mme Baudot-Trajtenberg.

Les inégalités sociales ont également connu une importante progression au cours des dernières années. Par exemple, le nombre de familles sous le seuil de la pauvreté et bénéficiant d'allocations sociales a augmenté de façon importante depuis plus d'une décennie. La pauvreté frappe notamment de plein fouet les Arabes israé-



HAVAKUK LEVISON REUTERS

Le premier ministre Shimon Peres lance, au milieu des années 1980, un programme de stabilisation économique afin de rapprocher Israël d'une économie de marché.

liens, qui représentent tout de même 20 % de la population.

Les juifs ultra-orthodoxes sont aussi très touchés. « Grosso modo, ils ne travaillent pas, lance-t-elle. Ils vivent d'allocations sociales et ne font pas leur service militaire. » Pour aider cette tranche de la population à intégrer l'activité économique, l'État tente désormais de développer des politiques microéconomiques très ciblées. « On a fondé des entreprises de haute technologie où on ne retrouve que des femmes, parce que celles-ci ne peuvent pas travailler avec des hommes. Ce genre d'initiative, qui

permet de surmonter un obstacle culturel important, finit par avoir un impact macroéconomique parce que les ultra-orthodoxes sont très nombreux dans le pays. »

Bref, conclut-elle, les Israéliens sont globalement « optimistes » quant à l'avenir de leur système économique. Un optimisme qui tranche avec ce qui s'écrit et s'entend le plus souvent sur la situation dans ce pays, notamment la grande précarité qui caractérise la vie quotidienne des habitants des territoires palestiniens.

Le Devoir



MENAHEM KAHANA REUTERS

Pour aider les juifs ultra-orthodoxes à intégrer l'activité économique, l'État tente désormais de développer des politiques microéconomiques très ciblées.

## ISRAËL

Israël-sur-le-Saint-Laurent

# En ce 8 mai, il y avait une marche anniversaire à Montréal

## La fondation de l'État en 1948 a d'abord été un acte d'affranchissement

Le hasard des calendriers fait bien les choses: ces jours derniers, dans nos journaux, il a été question de deux fêtes, l'une à La Rochelle autour d'un «400», l'autre à Montréal, autour du «60» d'Israël.

GUY BOUTHILLIER

Je ne sais pas si tous s'entendaient, à La Rochelle, sur le sens à donner au «400» de Québec, mais je sais qu'ici, en tout cas, les choses étaient parfaitement claires. Ce «60» que l'on fête ce jour-là, c'était bien sûr la célébration d'un État avec ses victoires militaires (quel pays n'en compte pas?), et d'abord la première, en 1949, celle du combat pour l'indépendance, victoire sans laquelle ce pays n'aurait jamais été autre chose qu'un projet avorté, aujourd'hui rayé des cartes et des esprits.

C'était aussi — et comment ne pas le saluer ici à Montréal — la célébration d'un peuple et de sa langue, d'un peuple qui, pour mieux revivre, a fait revivre sa langue, celle des prophètes et des textes sacrés, véritable rescapée de l'Histoire, aujourd'hui devenue langue de tous les jours. Célébration d'une population croissante — 60 000 Juifs en 1920, 600 000 en 1948, 7 millions aujourd'hui —, parfaitement consciente des enjeux démographiques, et bien décidée à ce que le môle qu'elle s'est enfin donné ne soit jamais partagé. Enfin, c'était la célébration d'une société avec ses réussites, de celles qui se construisent patiemment, jour après jour, dans les laboratoires, dans les usines, dans les universités, réussites d'autant plus importantes pour un petit pays qu'elles

permettent d'établir et de consolider des liens de tous ordres avec des pays de tous les continents, y compris avec le Québec, comme cela se pratique tous les ans un peu plus.

### Un «Je me souviens» devenu «Zachor»

Mais au-delà de la partie visible des choses, dans cette célébration d'une naissance si longtemps espérée, il y avait d'abord l'hommage rendu à la mémoire qui n'avait pas oublié. Le plus immense des «Je me souviens», le plus profond «Zachor», plusieurs fois millénaire, gravé, celui-là, au plus vif et au plus secret des cœurs de chacun, véritable cordon ombilical qui, parce qu'il n'a jamais cessé d'unir les unes aux autres les générations successives apparemment dispersées, a accouché du pays. La mémoire, accoucheuse de pays et, pour cela, lien entre les hommes. *Remember*, re-membrer: un peuple qui n'oublie pas garde ses membres et reste uni. Un peuple qui oublie se démembrer et se dilate.

Cette naissance, cette délivrance qu'on célébrait en ce jour précis du 60<sup>e</sup> anniversaire, c'était celle d'un peuple enfin sorti de l'exil. On l'oublie trop aujourd'hui, sans doute parce que, dans ces années-là, la trop provinciale province de Québec et les marguilliers qui lui servaient alors de chefs ne s'intéressaient



Le 60<sup>e</sup> anniversaire de l'État d'Israël a été fêté par une foule enthousiaste dans les rues de Montréal, le 8 mai dernier.

pas encore à ces choses-là, mais la fondation de l'État d'Israël, en mai 1948, a d'abord été un acte d'affranchissement, l'un des tout premiers, avec l'Inde quelques mois plus tôt, en août 1947, dans ce long mouvement historique qui aura vu naître — ou renaitre — tant et tant de pays venus

joindre la voix de leur peuple à ce qu'on appelle, malgré tout, le «concert» des nations.

Dans le cas particulier du peuple juif, il s'est agi de sortir de l'exil, c'est-à-dire de ce lieu vague et imprécis où l'identité de l'homme et de son peuple dépend de ce que les autres veulent bien consentir à leur

reconnaître, et qui, pour cette raison, reste toujours incertaine, souvent suspecte et parfois même coupable — et, par conséquent, un jour, tôt ou tard, punie.

### Jour de fête

C'était donc, ce jeudi 8 mai, dans les rues de Montréal, la

fête du pays d'Israël. Dans cette foule, il y avait des Israéliens, de ceux qui vivent à Montréal, et d'autres qui avaient fait exprès des milliers de kilomètres pour venir dire aux manifestants ce qu'Israël, qui en est issu, doit aux collectivités juives de partout, notamment à celle de Montréal, en même temps que de redire ce qu'en retour ce pays leur apporte de fierté retrouvée, de confiance renouvelée et d'assurance donnée contre d'éventuels périls.

Mais dans cette foule, ce qu'il y avait surtout, nombreux et innombrables, c'était des hommes, des femmes, des jeunes — beaucoup de jeunes — de Montréal, c'est-à-dire de nos compatriotes, de nos voisins, de nos amis. Et s'ils étaient là, au milieu de la ville, dans cette immense expression de joie — joie éclatante chez les jeunes, rassurée et comme un peu étonnée encore chez les moins jeunes —, ce n'était pas d'abord pour proposer des réponses à des problèmes encore sans réponses, c'était tout simplement pour témoigner de ce qu'ils sont et de ce qu'ils portent dans leur cœur, dans le secret espoir que leur témoignage sera entendu de nous tous.

Tout ça exprimé au cœur de notre ville. Et nous resterions indifférents? Nous aurions tort. Pour nous, autant que pour eux.

*Guy Bouthillier, professeur honoraire au département de science politique de l'Université de Montréal, est un ancien président de la SSSB de Montréal et du Comité de la Fête nationale du Québec.*

## 60 ans de francophonie

# À la poursuite d'un «rêve» méditerranéen

## La francophonie israélienne traverse depuis une trentaine d'années une crise

Des chiffres pour décrire la présence du français en Israël: de 500 000 à 700 000 Israéliens sont francophones; quelque 26 500 collégiens et 6500 lycéens y apprenaient le français en 2006. On y compte cinq centres et instituts culturels français et six lycées offrant le baccalauréat français. De plus, 11 entreprises de presse israéliennes sont francophones. Pourtant, Israël se voit refuser l'accès à l'Organisation internationale de la francophonie. Un témoignage à deux voix.

DAVID MENDELSON ET BENI ISSEMBERT

Israël fête son 60<sup>e</sup> anniversaire dans une humeur, force est de le constater, contradictoire: d'une part, la reconnaissance internationale, marquée par la venue et l'hommage de chefs de grands États, mais également des p.-d.g. des plus grandes compagnies du moment (Google, Facebook, etc.); la réussite économique; le développement scientifique et technologique; l'épanouissement culturel, littéraire et artistique, marqué par la création de nombreuses œuvres mondialement reconnues; le tout, donc, en 60 ans, durée de vie d'une personne qui part tout juste à la retraite.

Mais il n'est pas question, pour notre État, de retraite, le travail reste à faire: la guerre continue; une partie du monde arabe et des Palestiniens refuse de le reconnaître; l'Iran menace; la réussite économique s'accompagne de la paupérisation relative d'une partie de la population; et ce sont certains de nos meilleurs écrivains mêmes qui critiquent l'état présent de notre culture, de son rapport avec son environnement et, en premier lieu, ses inégalités sociales. Oui, le gros reste à faire.

C'est ici que l'Israélien francophone trouve immédiatement son mot à dire. Une partie de cette population s'est de plus en plus défiée du monde arabe, à la suite, évidemment, des guerres; mais l'autre se rend volontiers en touriste dans le Maghreb et rêve d'un développement des relations entre nos pays. Le projet d'Union méditerranéenne peut évidemment trouver là ses assises les plus anciennes et les plus

profondes. Encore faudrait-il que la composante méditerranéenne, et qui fut, en majeure partie, francophone, se fraie une plus large voie dans l'évolution actuelle de notre culture.

### Crise francophone

Or, la francophonie israélienne, malgré les accords, les échanges et les colloques universitaires et scientifiques, traverse, depuis une trentaine d'années, une crise dont les raisons ne sont pas difficiles à dégager. Le signe le plus évident est le refus auquel se heurte Israël dans sa demande d'être acceptée au sein de l'Organisation internationale de la Francophonie. Il est vrai que le département de français de l'Université de Tel-Aviv vient d'être reçu au sein de l'Agence universitaire de la francophonie, mais il reste à voir quelles en seront les suites.

Israël, en effet, est peuplé d'un nombre relativement important de francophones, évalué entre 500 000 et 700 000 personnes. Cette imprécision, qui fait actuellement le sujet d'une enquête sociologique, montre que le critère de la francophonie n'est pas facile à spécifier: que faire, par exemple, des innombrables immigrants venus de Russie, qui lisent, et même écrivent le français, mais le parlent difficilement? Il serait peut-être judicieux d'adopter une définition moins dépendante du passé colonial et mieux à même de caractériser l'actuelle rencontre des cultures aux niveaux mondial, national et régional.

### Désaffection des jeunes

Car, en ne tenant compte que de la pratique de la langue, la situation de la francophonie, aujourd'hui, en Israël, paraît des plus inquiétantes. En effet, dans l'échelle des valeurs et des usages linguistiques, l'étude et la pratique du français viennent après celles de l'hébreu (notamment pour les nouveaux immigrants), mais également de l'anglais, de l'arabe, du russe et des autres langues parlées dans certaines familles.

L'étude et la pratique du français viennent après celles de l'hébreu, mais également de l'anglais, de l'arabe, du russe et des autres langues parlées dans certaines familles

plus dynamique de notre pédagogie et de notre formation professionnelle.

Or, cette crise s'intègre très visiblement à celle que traversent les facultés de lettres de nos universités. C'est que celles-ci, diront ceux qui critiquent leur conservatisme ou leur pseudo-scientificité, ne tiennent pas compte du problème essentiel qui préoccupe, au moins à un premier degré de formation, les jeunes qui désirent, avant tout, recevoir un «passport professionnel» pour l'avenir. Ce qui nous ramène à notre francophonie: les jeunes issus de la périphérie du pays viennent pour beaucoup de familles d'origine francophone, et s'inscrivent de préférence dans des collèges proches de leur domicile et qui tiennent compte de leurs horaires de travail, mais reçoivent au second plan les préoccupations d'ordre culturel qui pourraient avoir un rapport avec leur future activité professionnelle.

### Économie et tourisme

Il se trouve, cependant, que les relations commerciales entre Israël et la France, mais également entre l'État hébreu et l'Afrique et l'Asie francophones, sont particulièrement étroites et fructueuses. Les grands groupes israéliens issus des nouvelles technologies font partager un savoir-faire essentiel en Mauritanie, au Congo-Brazzaville ou encore en Thaïlande. Les plus grandes entreprises françaises, de leur côté, s'investissent dans des domaines essentiels pour l'avenir du pays: le dessalement de l'eau de mer pour les besoins, notamment, de l'irrigation; l'aéronautique; les transports urbains et interurbains, quasiment paralysés aujourd'hui par l'explosion de la circulation automobile; et, bien sûr, le tourisme, l'hôtellerie et la gastronomie. Nous savons que les activistes de la francophonie n'aiment pas que l'on mette trop en avant ce dernier type d'activités, qui ne peut convenir, apparemment, qu'à une société riche; mais le tourisme concerne aussi bien les pays en voie de développement que les pays développés.

L'exemple d'Israël est particulièrement significatif à cet égard. Le nombre de touristes y arrivant chaque année, malgré les guerres et, en tout cas, les menaces de guerre, y est impressionnant et explique, au moins en partie, le développement économique du pays. Le

chômage, par exemple, a notablement été réduit, ces dernières années, par l'afflux de ces touristes et par la construction d'hôtels et de résidences secondaires. La part de la francophonie est également importante dans ces domaines et il suffit, pour s'en convaincre, de regarder les nombreuses émissions gastronomiques à la télévision, ou encore de lire les menus des restaurants, qui abondent en mots français écrits en lettres hébraïques.

### Passage méditerranéen

L'exemple de ces relations commerciales, en outre, loin de barrer la route à des accords politiques, devraient leur préparer la voie. C'est la perspective qu'ouvre un retour à une vision du Proche-Orient, où les relations culturelles ont précédé l'ère des affrontements nationaux. N'oublions pas, en effet, qu'en Méditerranée orientale, c'est-à-dire dans les pays du Mashrek, la France s'est présentée, contrairement à la Grande-Bretagne, comme une puissance anticoloniale et que des penseurs de la région, issus principalement du milieu francophone, ont élaboré, sous son influence, des projets visant à la création d'une confédération du Proche-Orient qui aurait satisfait les besoins d'affirmation étatique des futurs Israéliens et Palestiniens, tout en renforçant leurs liens.

Ces projets, élaborés notamment aux alentours des années 1930, paraissent, dans le contexte actuel, singulièrement utopiques. Pourtant, des chercheurs de plus en plus nombreux se penchent sur eux: des rêveurs, dirait-on. Souvenons-nous cependant de l'avertissement de David ben Gourion: «En Israël, quel qu'un qui ne croit pas aux miracles n'est pas réaliste.»

Le projet d'Union pour la Méditerranée, proposé par le président français Nicolas Sarkozy, et le «nouveau Moyen-Orient», rêvé par le président israélien Shimon Peres, vont dans ce sens. Celui, au-delà de l'actualité, de la «longue histoire».

*David Mendelson est professeur retraité de l'Université de Tel-Aviv. Commandeur de l'Ordre des Palmes académiques, il a reçu la Médaille de vermeil du Prix de l'Académie française pour le rayonnement de la langue et de la culture française. Beni Issembert, journaliste et consultant en e-marketing, prépare une thèse de doctorat en littérature portant sur le Voyage en Orient de Gérard de Nerval.*



COMITÉ QUÉBEC-ISRAËL  
QUEBEC-ISRAEL COMMITTEE

Le Comité Québec-Israël félicite l'État d'Israël à l'occasion du 60<sup>e</sup> anniversaire de sa fondation, et souligne les réalisations d'un état qui a su relever les défis en devenant un pays moderne, démocratique, reconnu pour son économie dynamique et innovatrice.

## ISRAËL

Tel-Aviv, ville branchée

# Vives nuits et jours d'affaires

## Philippe Starck « signe » deux tours de 40 étages

De Toronto, elle a la déboussolante diversité culturelle; de Paris, le goût immodéré des arts et de la conservation culturelle; de Tokyo, la dépendance aux nouvelles technologies; de Londres, un sens développé du «business»; et de l'Italie, la frime et l'exhibition des tissus griffés. Pourtant, elle n'en est pas moins profondément orientale et méditerranéenne. Bienvenue à Tel-Aviv, une presque centenaire furieusement jeune et branchée.

FRANÇOIS BUGINGO

Stop! Malgré l'insistance de l'ami qui nous sert de guide nocturne, notre virée n'ira pas plus loin. Les pieds sont en lambeaux d'avoir tant marché, et l'aube commence déjà à remplacer la nuit. Nous sommes à l'extrémité du chic boulevard Rothschild, que nous avons parcouru d'un bout à l'autre.

La musique électronique est assourdissante, les pistes de danse encombrées, la lumière tamisée au maximum, la queue pour les toilettes interminable, puis l'air empesté l'alcool et la fumée. Pourtant, être admis au Breakfast est un privilège que nous envient les dizaines de jeunes sur leur 31 qui attendent sans espoir à l'entrée. Le club, il faut dire, a acquis une renommée planétaire depuis que Madonna l'a choisi pour une de ses sorties remarquées. Les meilleurs DJ de la ville y sévissent quand ils ne sont pas en train de sillonner le monde.

Avant le Breakfast, notre ami avait tenu à nous faire faire la tournée quasi complète des bars les plus «in» de Tel-Aviv l'insomnieuse. Il y avait eu d'abord le trépidant Whisky à gogo, le follement prenant Nanouchka, où les clients avaient vite fait de remplacer la danseuse à même le comptoir, un bref arrêt au Max Brenner Chocolate Bar (tellement Manhattan cette idée d'un bar-restaurant entièrement basé sur le chocolat), puis tout s'était enchaîné à un rythme fou. De fêtes privées où les contacts se nouent dans la plus grande simplicité aux bars bondés, c'était comme si la ville entière était en fête. Et ce n'était même pas une fin de semaine. Et pour tenir l'estomac, les restaurants sont ouverts jusqu'au petit matin.

**Centre d'affaires**

Elle est ainsi, Tel-Aviv: exubé-

rante, jouisseuse, intense, bruyante et jeune. Et puis fantasque aussi. Car autant elle semble prendre plaisir à donner raison au cliché israélien qui veut qu'on travaille à Haïfa, on prie à Jérusalem et on danse à Tel-Aviv, quelques heures après, elle affichera un visage studieux, créatif et intensément professionnel.

Trois heures à peine après nous être séparés, notre ami nous appelait de son bureau, la voix étonnement fraîche. Propriétaire d'une prolifère entreprise spécialisée dans le marketing et les nouvelles technologies, il devait dans la journée résister à des offres d'achat d'une grande multinationale américaine. Ainsi découvre-t-on le dynamisme économique de cette ville qui mise encore certes sur le tourisme, mais qui est devenue au fil des ans le véritable poumon économique du

pays avec ses banques gourmandes, ses entreprises repoussant chaque jour plus loin les prouesses des nouvelles technologies, sa Bourse hyperactive et ce ballet fou de ventes-rachats de compagnies à coups de milliards.

La monnaie locale, le shekel, boude désormais le dollar qui ne cesse de s'effondrer, alors que l'économie israélienne, elle, continue à tenir un rythme de croissance haletant. Quant aux hôtels, ils affichent complet à longueur d'année. Dans les halls se croisent Juifs venus en pèlerinage dans «leur» pays et hommes d'affaires aux costumes sombres mal adaptés aux grosses chaleurs de la ville. Ce sont ainsi quelque 70 langues qui se croisent et s'interpellent à Tel-Aviv.

Sur les artères les plus branchées de la ville (la rue Sheinkin, le boulevard Rothschild, l'avenue Dizengoff, l'avenue Hayarkon qui longe la mer et d'autres), les boutiques de luxe pullulent.



RAOUL MANUEL SCHNELL, ZETAPRODUCTION.COM

Depuis quelques années, c'est dans une véritable surenchère immobilière que s'est lancée Tel-Aviv.

**Lieu d'histoire et de patrimoine**

Un peu plus, les affiches publicitaires vous empêcheraient de réaliser à quel point Tel-Aviv est, également, un bijou architectural.

Il y a Jaffa, la vieille cité arabe (fusionnée à Tel-Aviv en 1950), avec ses ruelles étroites, ses maisons d'époque, repaires aujourd'hui d'artistes et autres esthètes au bon goût certain. Charme que lui dispute de plus en plus le quartier Florentine, au sud de la ville, le chic du chic, en passe de devenir le «village» de Tel-Aviv.

Le centre de la ville adopte quant à lui un style architectural Bauhaus ou international prisé dans les années 1930. Désormais patrimoine mondial selon l'UNESCO, la Ville blanche (surnom attribué à cette partie de la

ville à cause des toits recouverts de chaux) compte pas moins de 4000 immeubles dans ce style. La plus grande collection au monde.

**Surenchère immobilière**

Mais depuis quelques années, c'est dans une véritable surenchère immobilière que s'est lancée Tel-Aviv, en faisant une poule aux œufs d'or pour les architectes les plus prestigieux du monde. Les tours de luxe poussent désormais comme des champignons. L'un des produits les plus fous: deux tours de 40 étages, soit 300 appartements, livrés clés en main par le designer français Philippe Starck, à deux pas de la place Rabin (l'ancien premier ministre assassiné par un fanatique), ave-

nué Ibn Gvirol. Le coût de ces bijoux d'appartements; environ 8000 \$ le mètre carré. À ce prix, vous avez droit à un spa, un cinéma privé, un lounge et quatre choix d'ameublement: «culture», si on aime les néons, le style rococo et les meubles tendance; minimal pour les fans du blanc, de l'acier et des lignes claires, «classe», avec des parquets foncés et des meubles en cuir; puis «nature», pour les couleurs pâles et les tissus lourds. Les appartements ont vite trouvé preneurs, faisant de Tel-Aviv la ville la plus chère du Proche-Orient. Et bientôt, c'est le magnat Donald Trump qui va lancer son prochain délire immobilier.

Du coup, la classe moyenne craint que la ville ne devienne celle de riches étrangers qui ne

se donneront même pas la peine d'y habiter.

**Oubliés et bien nantis**

Il ne faut pas aller loin pour découvrir ces nombreux oubliés de l'enrichissement de Tel-Aviv. Près de la gare routière, ils sont de plus en plus jeunes défoncés à la coke pour s'évader de leur misère. Ils sont rejoints par des milliers de réfugiés venus d'Afrique qui campent désormais place de l'Indépendance, un parc en plein quartier des hôtels, près de la plage.

Ces démunis ne peuvent que regarder avec envie les nouvelles vedettes d'une vie culturelle tel-avivienne qui prend d'assaut le monde. Chanteurs, acteurs, écrivains, cinéastes, les artistes israéliens s'exportent aujourd'hui plutôt bien. Et il y a un orchestre philharmonique et des musées à faire pâlir d'envie les plus prestigieuses villes occidentales.

Et quand le soleil d'après-midi se met à taper fort, Tel-Aviv redevient une ville d'Orient, indolente, alanguie, endormie. Sur la Tayalet (la promenade du bord de mer) Shlomo Lahat, même les sportifs ont ralenti leur course. Les plages sont prises d'assaut par une faune bigarrée. Et à chaque groupe son carré de sable: la plage Hilton pour les sportifs, la Metsitsim pour les familles (tiens, là-bas c'est l'humoriste Michel Leeb partage une frite avec ses enfants), Gordon pour les touristes, Frishman pour des Français chauvins, Bograshov pour les jeunes, Banana Beach pour les «baba cool». Quant aux groupes les plus conservateurs, ils sont abrités derrière un mur haut.

Pour autant, Tel-Aviv n'est pas qu'une ville de farniente et de débauche. Il existe une intense activité politique et diplomatique (la plupart des ambassades s'y trouvent, Jérusalem n'étant pas reconnue comme capitale de l'État juif). Et puis, la cité a payé son lot des déchirements du Proche-Orient. Le dernier attentat suicide date d'avril 2006, en pleine Pâque juive, dans un «snack» bondé: 9 morts et 68 blessés.

Dix-huit heures, le soleil commence à se coucher. Alors les cellulaires se rallument. Les SMS sont frénétiquement échangés. Ce soir, on se retrouve dans quelle boîte? Resto avant?

*François Bugingo est journaliste et animateur à la radio de Radio-Canada. Il rentre d'Israël où il a réalisé une série sur les 60 ans de la création de l'État juif.*

Un portrait statistique des femmes israéliennes

# Un pays où la femme domine en nombre

## Les Israéliennes se marient jeunes, divorcent moins et vivent plus de 80 ans

Elles sont 3,7 millions sur les 7 millions d'habitants qui vivent en Israël. Dans une société dominée par des groupes culturels, culturels et ethniques fort différents, difficile de parler d'une vérité ou d'une identité commune.

KATY BISRAOR

Tout semble séparer la femme de Tel-Aviv choisissant de mettre au monde un enfant en dehors du cadre marital, la nouvelle immigrante d'Éthiopie qui doit en quelques années intégrer une modernité inconnue, la femme orthodoxe de Bné Brak, mère de sept enfants, la Bédouine du Néguev mère à 16 ans et la femme arabe de Galilée qui tente à grand peine de sortir du carcan ancestral.

Pourtant une volonté de changement unit ces femmes israéliennes. Selon une enquête réalisée à l'occasion de la récente Journée de la femme, 75 % des femmes israéliennes, toutes communautés confondues, affirmaient que leur statut s'était nettement amélioré ces dernières années. Pour 81 % d'entre elles, des progrès importants auraient lieu dans un avenir proche, tant sur le plan de la lutte contre la violence que du statut économique de la femme.

**En surnombre**

Pour 3,7 millions de femmes en Israël, 3,3 d'hommes. Ce rapport entre les sexes est en Israël le résultat de l'immigration de l'ex-URSS et de l'Éthiopie. Les immigrantes sont plus nombreuses que les immigrants, alors qu'au début de la création de l'État d'Israël, plus d'hommes que de femmes vivaient en Israël, résultat de la structure démographique des années 1940, où plus

d'hommes que de femmes s'étaient installés en Palestine sous mandat britannique.

La population israélienne est une population plus jeune que dans les pays occidentaux, la population féminine aussi. La situation est encore plus marquée au sein de la population arabe. En 2008, les femmes arabes de plus de 65 ans ne représentent que 3,7 % de la population féminine arabe, alors que chez les femmes juives, 14,5 % ont plus de 65 ans.

En Israël, les femmes se marient plus jeunes que dans les pays occidentaux, bien que l'âge du mariage amorce cette dernière décennie un changement en direction du modèle occidental. Chez la population arabe, l'âge du mariage, à moins de 20 ans, évolue peu et reste semblable à la situation dans les pays orientaux. Le nombre de divorces, lui, augmente rapidement pour actuellement dépasser 12 %.

Après avoir sensiblement baissé, le taux de natalité se stabilise ces dernières années à 2,6 pour la femme juive, 3,5 pour la femme chrétienne, et 4,4 pour la femme musulmane. Ce taux de natalité au sein de la population juive varie beaucoup selon les caractéristiques religieuses de la population. Chez la femme orthodoxe, le taux de natalité est de 4,9. Le chiffre officiel d'avortement est de 15 % des grossesses enregistrées, moins qu'en Europe ou qu'aux États-Unis.

Contrairement à la situation il y a une trentaine d'années, aujourd'hui, l'âge de la mère est semblable à celui des femmes des pays occidentaux. Des phénomènes de société inconnus se développent depuis quelques années. Les naissances après 40 ans représentent aujourd'hui près de 6 % de l'ensemble des grossesses.

Il y a de plus en plus de familles monoparentales, soit 102 000, en raison de la hausse importante du nombre d'immigrantes de Russie et des anciennes républiques soviétiques arrivées en Israël seules avec leurs enfants, et le nombre de femmes qui décident de mettre seules au monde un enfant est en nette augmentation. Le phénomène commence aussi à se développer au sein d'une partie de la population religieuse.

Quant à l'espérance de vie de la femme israélienne juive, elle est de 82,4 ans et celle de la femme arabe, de 79 ans.

**Métiers et carrière**

Tant au sein de la population juive qu'arabe, le taux de scolarisation est nettement plus élevé chez la femme que chez l'homme. Plus de femmes que d'hommes terminent leur cycle secondaire, obtiennent leur baccalauréat, entament des études universitaires et sont diplômées. Comme dans les pays occidentaux, plus d'adolescents du sexe masculin que du sexe féminin interrompent leurs études.

Le record de détention du baccalauréat est détenu en Israël par les jeunes filles arabes chrétiennes: 73 % d'entre elles le

réussissent, un taux très élevé, même comparé à celui des pays occidentaux.

Dans les universités israéliennes, les femmes dominent dans tous les domaines. Plus de femmes que d'hommes sont diplômées des premier et second cycles. Les femmes israéliennes, nettement plus que dans les pays occidentaux, suivent des études scientifiques et technologiques.

Le taux plus faible de présence féminine dans la population active qui avait caractérisé les débuts de l'État d'Israël est en nette augmentation. Selon des données qui datent du début de l'année 2008, 59 % des femmes font partie de la population active. Dans le monde arabe, le taux est nettement plus bas, avec 19 % seulement des femmes arabes qui travaillent.

La majorité des femmes travaille dans l'enseignement (24 %) et dans les professions paramédicales et sociales (15 %). Si les femmes sont nettement majoritaires dans les jardins d'enfants et au primaire, leur présence décroît en faveur des enseignants de sexe masculin aux niveaux supérieurs. Ainsi, si les femmes représentent 98 % des enseignants dans les maternelles, elles ne représentent que 10 % des professeurs d'université.

Si Israël arrive en 45<sup>e</sup> position des pays occidentaux pour le nombre de femmes au sein du Parlement et du gouvernement, dans la vie judiciaire, la représentation féminine est supérieure à celle enregistrée dans les pays



LASZLO BALOGH REUTERS

Selon des données qui datent du début de l'année 2008, 59 % des femmes israéliennes font partie de la population active.

occidentaux. Sur 489 juges, 76 sont des femmes, comme le sont 41 % des avocats. L'arrivée de Dorit Benaish à la présidence de la Cour suprême d'Israël est considérée comme une consécration de cette présence féminine au sein de la justice.

Dans le domaine du management, si la femme israélienne reste encore minoritaire, les progrès sont nets.

Elles comptent pour 24 % des p.-d.g., contre 16 % il y a cinq ans et 10 % il y a huit ans.

À l'armée, l'égalité des débuts s'est transformée en inégalité dans le courant des années 1960: 32 % des soldats sont des femmes, mais seulement 9 % sont

lieutenant-colonel et 2 % d'autres ont des grades supérieurs. Dernièrement, le chef d'état-major a présenté un plan qui devrait promouvoir le statut de la femme au sein de l'armée grâce à une ouverture de presque tous les postes militaires aux femmes. Selon lui, alors que 60 % des postes de l'armée étaient accessibles aux femmes il y a dix ans, aujourd'hui, les femmes peuvent accéder à 86 % des postes, y compris des postes combattants, et d'ici cinq ans, 95 % des postes seront accessibles aux femmes.

*Katy Bisraor est une journaliste indépendante. Elle travaille à Jérusalem.*

## ISRAËL

Entrevue avec Etgar Keret

## Controversé bien malgré lui

« Pour un écrivain, le vrai pays, c'est le langage »

Pas facile d'être un écrivain israélien, même si on appartient à l'aile gauche du pays. Parlez-en à la star de la littérature Etgar Keret, qui a même coécrit *Gaza Blues* avec son ami palestinien Samir El-Youssef, mais qui continue de vivre avec la controverse et les boycottages dus au pays dans lequel il est venu au monde et où il vit toujours, et ce, malgré les difficultés.

MARTINE LETARTE

« C'est pas facile de vivre en Israël, c'est certain. Mais pour un écrivain, le vrai pays, c'est le langage. Pour moi, aller vivre dans un endroit où je ne pourrais pas parler hébreu, ce serait une forme d'exil », a expliqué l'écrivain rencontré lors de son passage à Montréal à l'occasion de la tenue du festival Metropolis bleu.

Très critique envers les politiques de son gouvernement, il a hérité de l'esprit contestataire de son père et de sa mère, tous deux survivants de l'Holocauste. « Mes parents disaient souvent qu'Israël avait peut-être plusieurs problèmes, mais qu'au moins, c'était nos problèmes et que personne ne pouvait nous empêcher de les dénoncer. Dans un autre pays, si nous protestons contre le gouvernement, on nous dit de rentrer chez nous », remarque-t-il.

## Le boycottage, la contradiction

L'écrivain de gauche acclamé internationalement et cinéaste dont le premier film, *Les Méduses*, coréalisé avec sa compagne Shira Geffen, a été plébiscité par la critique et a remporté la Caméra d'or 2007 à Cannes, n'est toutefois pas à l'abri de la controverse.

Encore dernièrement, alors que le Salon du livre de Paris faisait d'Israël son invité d'honneur pour souligner le 60<sup>e</sup> anniversaire de la création du pays, plusieurs auteurs et éditeurs arabes ont boycotté

l'événement. Etgar Keret faisait partie de la liste d'invités israéliens. « Des intellectuels appellent au boycottage, alors qu'il n'y a rien d'intellectuel là-dedans. Un boycottage, c'est refuser toute communication, ce qui fait qu'on n'a aucune chance de faire changer quelqu'un d'idée. C'est donc très contradictoire comme geste ».

Etgar Keret est toutefois habitué à ce genre de réaction, surtout lorsqu'il vient en tant que représentant de son pays, comme c'était le cas à Paris. Le boycottage s'est d'ailleurs poursuivi cette semaine à la Foire du livre de Turin, pour les mêmes raisons que dans la Ville lumière.

Mais la controverse n'a pas lieu que de l'autre côté de l'océan. Il raconte qu'en 2001, il est venu à Toronto et il a été victime d'un appel à la bombe. « Venant d'Israël, je suis habitué aux bombes. J'ai tout de suite dit aux gens que ça ne sauterait pas, parce que je sais bien que lorsqu'une bombe explose, personne n'appelle avant », raconte celui qui vit dans un petit quartier de Tel-Aviv où six ou sept bombes ont explosé au cours des dernières années.

## Lu en Palestine

Pourtant, Etgar Keret est pour un dialogue entre Palestiniens et Israéliens. Son livre *The Bus Driver Who Wanted to Be God* est d'ailleurs le seul livre israélien traduit en arabe depuis la seconde intifada. Donc, les Palestiniens lisent du Etgar Keret? « J'ai demandé à



L'écrivain et cinéaste Etgar Keret en compagnie de Shira Geffen, avec qui il a coréalisé *Les Méduses*, Caméra d'or à Cannes en 2007.

mon éditeur là-bas et il m'a dit que les ventes sont bonnes, mais qu'il ne sait pas si les gens lisent mon livre ou le brûlent!»

Un peu plus sérieusement, il raconte avoir souvent discuté avec des Palestiniens qui ont lu son œuvre. « Mes personnages sont confus, ils ont peur, ce qui, pour la plupart des Palestiniens, est un tout nouvel Israël. Pour eux, un Israélien est toujours sûr de lui, qu'il soit à gauche ou à droite. Ils trouvent donc cette fragilité intéressante », explique l'auteur dont les œuvres

sont traduites dans une vingtaine de langues dans le monde.

Cette tendance d'Etgar Keret à poser des questions sans dire ce qui est bien, ce qui est mal ou ce que l'on doit faire, fait en sorte que plusieurs Israéliens croient qu'il n'est pas un auteur politique. « Pourtant, je suis très politique! Mais en Israël, être politique signifie être pragmatique, ce que je ne suis pas. J'essaie plutôt de montrer la complexité de la situation. Tout le monde aujourd'hui dit qu'il connaît la solution et que la leur est

meilleure que celle des autres. Israël n'a pas besoin d'un autre prophète du genre. Ce que je souhaite, c'est de faire prendre conscience à ces gens qu'ils en savent peut-être moins qu'ils pensent ».

Ce désir de poser des questions plutôt que de dire ce qu'il faut faire l'empêche d'appuyer publiquement un parti politique, comme le font, par exemple, les auteurs de gauche David Grossman et Amos Oz. « Je respecte énormément leur travail et ils aimeraient bien que je me joigne à eux, mais je refuse de

faire ça. J'aurais l'impression d'être Michael Jordan qui vend des Nike! Je ne veux pas dire aux gens quoi faire, j'essaie seulement d'écrire des histoires qui font réfléchir ».

## Espoir nécessaire

Si Etgar Keret est un « optimiste compulsif », il est toutefois bien conscient du pouvoir limité de la littérature. « Dix mille livres peuvent faire la moitié de ce qu'une balle peut faire. C'est plus facile de détruire que de construire, vous savez. Je crois que l'écriture est une sorte de thérapie pour moi, je ne pense pas changer le monde avec mes livres ».

Eprouvant une grande insécurité par rapport à son futur — il n'hésite pas à faire allusion à la possible disparition d'Israël —, l'auteur croit toutefois que Palestiniens et Israéliens pourront un jour vivre dans une paix relative.

« Je crois que personne ne peut vivre en Israël et y élever ses enfants s'il ne croit pas que la paix peut être possible. Le problème, ce n'est pas la haine, c'est la peur et la douleur que les deux peuples se sont infligées mutuellement. Tant qu'on n'arrivera pas à transformer ça en quelque chose de positif, la paix ne sera pas possible. Mais personne n'aime vivre comme ça. Personne ne veut que ses enfants aillent se battre et se fassent tuer en revenant de l'école », soutient M. Keret.

L'écrivain remet d'ailleurs en question la pertinence de l'expression qui dit qu'on tente d'établir la « paix des braves » au Moyen-Orient. « Si on attend la paix des braves, on l'attendra encore longtemps, car les braves sont toujours prêts à se battre. Je crois qu'il faut davantage espérer la paix des fatigués. La paix des gens qui en ont assez, qui ne veulent plus vivre comme ça et sont prêts à mettre leur ego de côté et vivre une vie décente ».

Collaboratrice du Devoir

## Un siècle d'écriture

## Ces auteurs qui donnèrent à un pays sa langue nationale, l'hébreu

Jamais la littérature israélienne n'a été un outil au service de la politique de son État

« Dix mille personnes parlent hébreu au tournant du siècle, trois cent mille dans les années quarante, sept ou huit millions aujourd'hui. C'est la grande histoire de ma vie, davantage que le fait de créer un État, d'assécher les marais ou de gagner quelques victoires sur le champ de bataille. »

— Amos Oz (traduction libre)

HÉLÈNE BÉRUBÉ

Alors qu'Israël fête ses 60 ans d'existence, il est impossible de ne pas traiter de sa littérature qui a joué — et joue encore aujourd'hui — un rôle déterminant dans la formation de l'identité israélienne.

Vivant en diaspora pendant 2000

Il a fallu attendre les années 1960 pour que la littérature israélienne se détache véritablement de son passé juif et s'éloigne de la diaspora

## De la diaspora à l'État d'Israël

La littérature israélienne des premières années d'existence de l'État reflète deux tendances parallèles: il fallait venir à bout de souvenirs terrifiants, se détourner du passé « diasporique » pour bâtir un nouvel avenir basé sur la promesse d'un État libre. Héritiers des Zweig, Schnitz-

ler ou encore Kafka, ces premiers auteurs israéliens articulent leurs écrits autour de deux axes majeurs: d'une part, les liens entre la diaspora et la terre d'Israël, puis, d'autre part, les rapports entre le sionisme socialiste des pères fondateurs et la figure du pionnier dont ils remettent en question le bien-fondé. Car il faut bien le souligner: jamais la littérature israélienne n'a été un outil au service de la politique de son État, et ce, même dans un pays dont l'existence même est continuellement menacée.

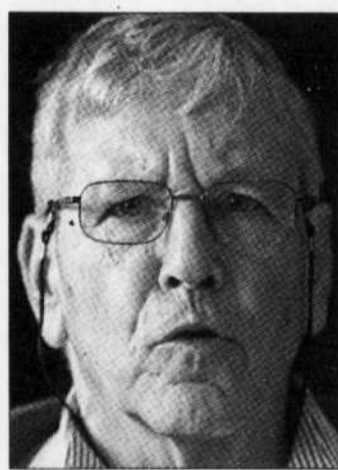
Parmi les auteurs de transition entre l'Europe et l'Orient, il faut retenir essentiellement Yossef Haim Brenner (1881-1920), qui eut une influence morale et sociale significative auprès de plusieurs générations d'auteurs israéliens, ainsi que le prix Nobel de littérature (1966) Samuel Agnon (1888-1970), sondeur des profondeurs de l'âme juive et père fondateur de la littérature israélienne moderne.

Ces écrivains vont paver la voie à ceux de la génération 1940-50, la « génération de la guerre d'indépendance ». Nés en Israël et ayant tous porté les armes pour assurer l'indépendance de l'État, ces auteurs, tel Haim Gouri (1923-) ou encore Moshe Shamir (1921-2004), vont s'attacher à remettre en question le conflit entre l'indiv-

idualisme et la valorisation alors attribuée, au sein de la jeune société naissante, au dévouement pour la collectivité et l'État, à cette époque de *nation building*.

## De juive à israélienne

Il a cependant fallu attendre les années 1960 pour que la littérature israélienne se détache véritablement de son passé juif et s'éloigne progressivement de la diaspora. Ici, réalisme psychologique ou allégorie sont utilisés pour confronter les conventions de la société israélienne ainsi que pour remettre en question les contours de la toute nouvelle identité nationale. On y évoque la vie au kibboutz, ou encore l'ombre de Jérusalem qui plane au-dessus de la tentative de « régénérescence »



UWE MEINHOLD / DDP / AFP  
Amos Oz lors d'une conférence de presse en avril dernier

du peuple juif, « métaphorisée » par Tel-Aviv, ville nouvelle.

Les grandes figures de la littérature israélienne dont la réputation n'est plus à faire, A. B. Yehoshua et Amos Oz, sont issues de cette génération. Témoins des déchirements politiques de leur pays, ils n'ont jamais cessé jusqu'à ce jour, en marge de leur œuvre de fiction, de jouer un rôle de conscience morale par la publication d'essais politiques et par leur engagement dans le mouvement Shalom Achshav (La paix maintenant). Tels de véritables Martiens alors, ils ont été les premiers, au sortir de la guerre des Six Jours, à défendre l'idée de la création d'un État palestinien, idée qui fait aujourd'hui consensus en Israël, 40 ans plus tard. Se joindra à eux, dans les années 1980-90, la troisième figure tutélaire de la littérature israélienne, le tout aussi talentueux David Grossman.

## Une nouvelle génération rafraîchissante

Dans une région chargée d'histoire et de guerres, l'écrivain israélien est constamment exposé à ce que son œuvre demeure coincée et déterminée par l'actualité et le poids du conflit israélo-palestinien.

En rupture avec les grandes figures tout juste évoquées, les deux dernières décennies ont été marquées par une nouvelle génération d'auteurs qui se sont fait connaître et ont fait leur place grâce à leur talent nouveau, au souffle créatif original qu'ils apportent à la

scène littéraire. Intimistes, saisissants, amusants, provocateurs, ils ont opéré un retour aux thèmes classiques et universels du roman, où solitude, divorce, déprime, amour et folie se côtoient. Cela étonne et malgré les apparences, l'angoisse existentielle qui pèse sur Israël de même que les tourments sociaux qui l'assaillent ne sont pas totalement absents de cette littérature, qui use brillamment de la métaphore ou du déplacement pour les évoquer.

Bien que certains déploient l'appauvrissement de la langue et la tendance de ces œuvres à être repliées sur elles-mêmes et à ne se limiter, bien souvent, qu'à la vie quotidienne et urbaine, il reste que l'écriture en état d'urgence d'un auteur tel Etgar Keret, chez qui violence instantanée et brutalité cohabitent avec un humour souvent sarcastique, a influencé nombre des jeunes auteurs d'aujourd'hui.

Fait intéressant, ce courant a également mis de l'avant plusieurs femmes des plus douées: Orly Castel Blum et Alona Kimhi aux univers souvent totalement disjoints et *trash*, ou encore Mira Maguen et Adna Mazya, pour ne nommer que celles-là.

La Shoah est un autre thème majeur de la littérature israélienne, presque toujours associé à l'écriture d'une pureté et d'une précision inouïes d'Amos Oz, qui a également été renouvelé par l'approche de la génération des enfants de survivants souhaitant traduire différemment l'indicible, comme par exemple sous la plume de Lizzie Doron.

## La diversité israélienne: une littérature aux voies multiples

Alors que la grande majorité des auteurs des deux premières générations étaient d'origine ashkénaze, la diversité des provenances qui composent la société israélienne va trouver son expression sous la plume d'auteurs arabes israéliens ou séfarades comme Emile Habibi, Albert Suissa, Sami Michael ou de ce génie tourmenté qu'est Yossi Suary; chacun à leur manière, ils dénoncent la discrimination sociale dont ils ont été victimes et le traitement souvent condescendant que leur réservait l'établissement ashkénaze, surtout

pendant les premières décennies d'existence de l'État.

La richesse culturelle israélienne peut également se découvrir par la lecture d'un auteur comme Umri Tagamlak Abra, d'origine éthiopienne, ou encore par celle de Boris Zaidman qui, avec nostalgie et ironie, a donné une voix aux Russes d'Israël, arrivés massivement en ce pays après la chute du communisme.

Il faut aussi faire une place toute particulière à Sayed Kashua, Arabe israélien écrivant en hébreu, qui, avec un humour irrésistible n'épargne personne, écrit pour guérir les siens et les Juifs israéliens des stéréotypes et des clichés qu'ils entretiennent les uns envers les autres. Pour ainsi restituer aux uns et aux autres leur complexité, leur humanité. Cela étant, ce n'est sans doute pas un hasard s'il a été le seul auteur arabe israélien présent au dernier Salon du livre de Paris, dont Israël était l'invité d'honneur malgré l'appel au boycottage que l'on sait. Car l'un des remèdes aux préjugés à l'égard de l'Autre demeure d'aller à la rencontre des espoirs, des passions, des chagrins et des tourments qui l'animent.

S'il est une raison de célébrer les 60 ans de la littérature israélienne, c'est bien pour avoir toujours offert à ses lecteurs et lectrices la possibilité de ce faire, sans tomber dans le piège de la complaisance nationale.

## COUPS DE CŒUR

Pour qui voudrait avoir un premier point de vue sur ce qu'est la litté-

ture israélienne actuelle, des ouvrages s'imposent.

- Samuel AGNON, *À la fleur de l'âge*, Gallimard, Paris, 2003
- Aaron APPELFELD, *Histoire d'une vie*, L'Olivier, Paris, 2004
- Orly CASTEL BLOOM, *Ville de poupée*, Actes Sud, Arles, 2001
- Lizzie DORON, *Pourquoi n'es-tu pas venue avant la guerre?*, Hélios d'Ormesson éditeur, Paris, 2008
- David GROSSMAN, *Voir ci-dessous: Amour*, Seuil, Paris, 1991
- David GROSSMAN, *Chronique d'une paix différée*, Seuil, Paris, 2003
- Sayed KASHUA, *Les Arabes dansent aussi*, 10/18, Paris, 2006
- Yehoshua KENAZ, *Vers les chats*, Gallimard, Paris, 1994
- Etgar KERET, *Crise d'asthme*, Actes Sud, Arles, 2002
- Alona KIMHI, *Lily la tigresse*, Gallimard, Paris, 2006
- Amos OZ, *Une histoire d'amour et de ténèbres*, Gallimard, Paris, 2004
- Amos OZ, *Comment guérir un fanatique*, Gallimard, Paris, 2006
- Yossi SUCARY, *Emilia et le sel de la terre*, Actes Sud, Arles, 2006
- A. B. YEHOSHUA, *La Mariée libérée*, Le livre de poche, Paris, 2005
- A. B. YEHOSHUA, *Un feu amical*, Calman-Lévy, Paris, 2008
- Boris ZAIDMAN, *Hemingway et la pluie des oiseaux morts*, Gallimard, Paris, 2008

L'auteure est titulaire d'une maîtrise en science politique et vit en Israël depuis un an. Il est possible de consulter son blogue portant sur son expérience en Israël à: [www.qic-cqi.org/chroniques](http://www.qic-cqi.org/chroniques)

INTERNATIONAL ISRAËL A 60 ANS

CE CAHIER SPÉCIAL

EST PUBLIÉ PAR LE DEVOIR

Responsable: NORMAND THÉRIAULT

ntheriault@ledevoir.ca

2050, rue de Bleury, 9<sup>e</sup> étage, Montréal (Québec) H3A 3M9.Tel.: (514) 985-3333 [redaction@ledevoir.com](mailto:redaction@ledevoir.com)

FAIS CE QUE DOIS

## ISRAËL

Des images à la conquête du monde

## Le cinéma israélien brille de tous ses feux

Les « nouveaux » cinéastes ont su développer un langage original, en dépit ou grâce à la modestie de leurs moyens

Après la Corée du Sud et la Roumanie, c'est au tour d'Israël de se tailler la part du lion sur les plus belles planches du 7<sup>e</sup> art. Pour ne citer que Cannes, le comité de sélection a retenu en 2007 *Tehilim*, *La Visite de la fanfare* et *Les Méduses* (Caméra d'or). Et cette année, le documentaire animé d'Ari Folman, *Valse avec Bashir* (en compétition officielle), et *Les 7 jours de Ronit et Shlomi Elkabetz*. Quant aux salles de l'Hexagone, elles ont présenté, en ce seul mois d'avril dernier, *Désengagement* (Amos Gitaï), *Les Citronniers* (Eran Riklis) et *My Father, My Lord* (David Volach). Une gageure pour un territoire à peine plus grand que les îles Fidji!

RACHEL HALLER

Un phénomène a pris une telle ampleur que les formules choc se multiplient pour décrire l'impact du cinéma israélien sur les écrans du monde. De *l'iceberg redressé* aux « nouvelles étoiles de David » en passant par « le vent en poupe », les critiques et spécialistes du monde entier s'étonnent de cette vigueur inattendue.

## Plains feux sur Gitaï

Si le cinéma israélien connaît un essor sans précédent, c'est d'abord parce qu'il sait enfin s'exporter. Pendant longtemps, il n'a en effet compté qu'un seul vrai porte-parole, Amos Gitaï, l'enfant terrible forcé à l'exil pour avoir dénoncé trop vertement (et trop tôt) la politique territoriale de son pays. Pendant dix ans, il trouve refuge à Paris et c'est d'ailleurs depuis la Ville lumière qu'il parvient à gagner ses lettres de noblesse.

En 1985, il présente *Esther* à Cannes. Suivront entre autres *Yom Yom*, *Kadosh*, *Kedma* et *Free Zone*, acclamés par les habitués de Venise et de la Croisette.

Mais malgré ces succès, le cinéma israélien reste encore prisonnier de ces frontières, et ce même si la production nationale commence à se diversifier au-delà des films de propagande, des comédies rose bonbon (les borékas) et des embryons de Nouvelle Vague qui avaient occupé jusque-là l'essentiel du paysage cinématographique.

A partir du milieu des années 1980, on commence en effet à s'interroger sur les conflits entre les collectivités, l'immigration des Juifs de Russie et la situation des Palestiniens. Les thématiques plus personnelles deviennent aussi au goût du jour, mais rien n'y fait. Le cinéma israélien peine à trouver son public et ce, déjà sur son territoire où on lui préfère encore trop souvent le petit écran.

Il faudra attendre 1999 et l'arrivée de Katriel Schory à la direction du Fonds israélien du film pour que les digues cèdent enfin. Sous sa houlette, l'institution commence à participer également aux frais de distribution et surtout à promouvoir la production nationale auprès des festivals internationaux. Les coproductions fleurissent et de nouveaux noms surgissent de l'anonymat: Dover Kosashvili (*Mariage tardif*) Raphaël Nadjari (*Avanim*), Nir Bergman (*Broken Wings*), Keren Yedaya (*Mon trésor*), Ronit Elkabetz (*Prendre femme*), Eytan Fox (*Yossi et Yagger*, *Bubble*), Joseph Cedar (*Beaufort*)... Des réalisatrices et réalisateurs pour la plupart âgés de moins de 40 ans.

## Un regard plus personnel

Toutefois, le cinéma israélien ne doit pas son envol aux seuls jeux de promotion et de coproduction. Comme Amos Gitaï avec ses longs travellings, ses magnifiques plans-séquences (notamment la fameuse scène d'enlèvement dans *Kippour*), sa distanciation toute brechtienne (*Kedma*) et ses atmosphères tantôt glauques, tantôt étouffantes (*Kadosh*, *Terre promise*...),

Une scène de *Mon trésor*, de Keren Yedaya

ces « nouveaux » cinéastes ont aussi su développer un langage original, en dépit ou grâce à la modestie de leurs moyens.

Dover Kosashvili, par exemple, célèbre le dépouillement et la crudité. Dans *Mariage tardif*, il brise même l'un des plus gros mythes du 7<sup>e</sup> art, l'acte sexuel forcément satisfaisant pour un couple consentant. À son instar, Nir Bergman refuse tout artifice pour épinglez les misères quotidiennes. Joseph Cedar, lui, poursuit jusqu'à l'asphyxie une esthétique de la claustrophobie et Keren Yedaya, quant à elle, ausculte l'âpreté d'une vie de renégat en de longs plans fixes qui lui ont valu la Caméra d'or à Cannes en 2004. À l'opposé d'ailleurs d'Eytan Fox, qui déploie avec une sorte de légèreté les problèmes des minorités sexuelles.

Si l'y a exploration formelle et recherche d'un regard unique dans ce renouveau cinématographique, il y a

aussi élargissement des thématiques. Ébranlée depuis quelque temps déjà, la foi en un État fonctionnel et juste s'érode définitivement avec l'assassinat d'Yitzhak Rabin. Les cinéastes qui ont jusque-là déploré le fossé grandissant entre droite et gauche, riches et pauvres, ashkénazes et séfarades, croyants et non croyants, ne savent plus à quel saint se vouer. Cette crise existentielle les détourne du propos purement politique, au profit de la vie quotidienne et de ses difficultés.

## Hors du discours politique

Le conflit reste certes présent, mais plutôt comme un passage obligé pour mieux appréhender la réalité. Et certains réalisateurs vont jusqu'à l'occulter volontairement. Dans *Mariage tardif* n'est évoquée que la collision entre tradition et destin individuel. Dans *Broken Wings*, Nir Bergman choisit à dessein de détacher la mort du père de tout contexte politique pour se concentrer sur la dysfonction familiale. Dans *Mon trésor*, les affrontements servent surtout à souligner la condition de la femme en Israël, trop souvent considérée comme un trophée pour le guerrier de retour au foyer.

D'ailleurs, les questions féministes habitent nombre d'autres réalisateurs, comme Eran Riklis et sa *Fiancée syrienne* forcée à l'exil, Ronit Elkabetz et son épouse retenue par le fil de la tradition (*Prendre femme*), Etgar Keret et ses *Méduses* ballottées aux quatre flots...

On pourrait encore évoquer le fanatisme religieux (*Secrets*, *My Father, My Lord*), l'exaltation de l'individualisme (*Bubble*, *Year Zero*), le système économique carnassier (*Le Voyage de James à Jérusalem*)...

Bref, le cinéma israélien a réussi à dépasser toutes les frontières, géographiques, formelles et culturelles, pour tendre à l'universel. Reste à espérer que l'on pourra aussi profiter de cet essor de l'autre côté de l'Atlantique!

Collaboratrice du Devoir

## Regard sur l'art actuel en Israël

## Des œuvres vidéographiques comme autant de cartes postales

Revenir d'Israël avec ces émotions d'art vous rappelle que la vie là-bas a une tout autre intensité qu'ici

FRANÇOIS-MARC GAGNON

Je ne suis pas un spécialiste de l'art israélien, mais c'est un pays que je visite souvent et où, je dois le dire, j'ai eu quelques-unes de mes expériences d'art les plus marquantes et significatives. Je me contenterai de donner quelques exemples d'art vidéo.

Chaque année en Israël, on observe deux fêtes du Souvenir (*Yom Ha Zikaron*), une à la mémoire des victimes de la Shoah et l'autre pour tous les soldats israéliens morts en défendant leur pays. Une sirène se fait entendre et tout le monde s'immobilise littéralement pendant deux minutes pour penser aux disparus. Même les autos s'arrêtent et les gens sortent de leur auto pour se recueillir avec le reste des passants. Doron Solomons s'est mis en tête de faire une vidéo sur ce thème, qu'il a intitulée *Still Life*.

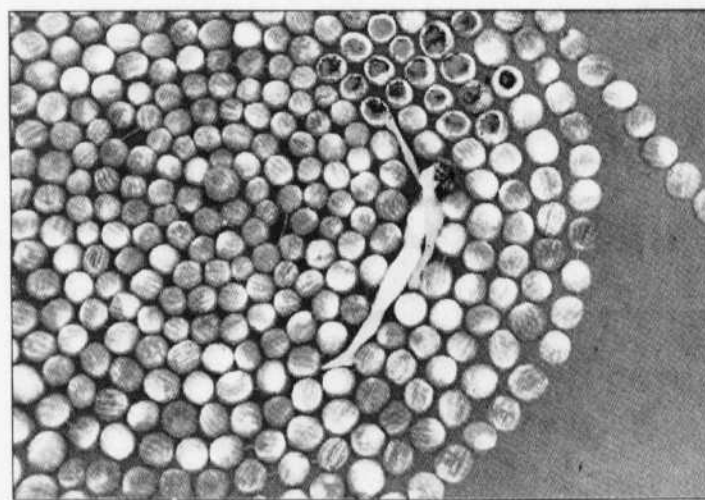
On n'y voit que des personnes qui se recueillent debout durant les deux minutes que dure ce temps d'arrêt. Parfois, l'auteur scrute des visages, parfois il les fait voir de plus loin. Il se passe alors quelque chose d'extraordinaire. La vidéo est très émouvante. Vous vous arrêtez à la regarder et

vous comprenez qu'elle vous fait participer pleinement à ce qu'elle vous montre. Vous vous retrouvez debout, au milieu d'un petit groupe de gens qui, comme vous, en ce moment que dure le film (deux minutes), pensent à la Shoah ou à ces pauvres jeunes gens morts en défendant leur pays.

Je connais peu d'exemples de vidéos, ici pourtant fort statiques — rien n'y bouge —, qui aient réussi ce tour de force de créer une telle empathie avec le spectateur. Même un peintre comme Nir Hod, avec son grand tableau, *Lost Youth*, montrant de jeunes soldats pleurant la mort de leurs camarades, n'arrive pas à nous inclure autant dans la scène dont nous ne sommes, cette fois, que les témoins.

Autre expérience d'une tout autre nature. Cela se passe au Musée Helena-Rubinstein à Tel-Aviv. J'avais déjà vu à cet endroit une puissante présentation de Bill Viola (le fameux *Nantes Triptych* où l'on assiste à une naissance et à la mort de quelqu'un, alors qu'au centre un noyé flotte dans l'eau). J'étais donc tenté d'y retourner. Une fois de plus, une vidéo qui arrête son spectateur.

Cette fois-ci, il s'agissait d'une



SOURCE MOMA

*Dead Sea*, une œuvre de 2005, est incluse dans *Projects 87*, une exposition de Sigalit Landau présentée à New York au Museum of Modern Art (MOMA) jusqu'au 28 juillet 2008.

pièce de Sigalit Landau intitulée *Dead Sea*, tirée de sa trilogie *Cycle Spun*. À première vue, on ne comprend pas bien de quoi il retourne. Un nombre considérable de pastèques flottant sur l'eau sont disposées en spirale d'abord très fermée. Puis, au fur et à mesure que se déroule la pièce, la spirale de pastèques vue parfois de très haut

se détend et soudainement laisse apparaître une nageuse nue — l'artiste elle-même — qu'on n'avait pas remarquée au début. La vidéo se termine quand la spirale s'est complètement ouverte et est devenue une ligne de pastèques avec sa nageuse, perdues dans l'océan.

Certes, il s'agit ici d'une expérience plus formelle que dans le

cas que je décrivais précédemment, mais c'est une expérience tout de même assez prenante. Je me rends compte qu'en décrivant ce film, je n'ai pu m'empêcher d'employer les verbes « retourner » et « dérouté ». C'est que la vidéo de Sigalit Landau est une image du temps qui en effet se déroule, c'est de cela qu'il s'agit.

Sigalit Landau est l'auteure d'une autre vidéo intitulée *Barbed Hula*, où elle fait tourner autour de son corps nu un cerceau. La chose serait banale si ce n'était que le cerceau en question est fait de fils barbelés.

## Richesse muséale

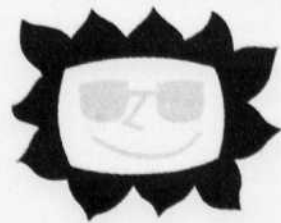
Certes, ces deux ou trois exemples ne donnent qu'une bien faible idée de la qualité et de l'originalité des œuvres vues là-bas. Il faut dire que les grands musées d'Israël, ceux de Tel-Aviv, celui de Jérusalem et même celui de Haïfa où j'ai vu la vidéo que je décrivais en premier, sont remarquables, tant par leurs collections permanentes que par les expositions de qualité qu'ils réussissent à obtenir de l'extérieur.

C'est à Tel-Aviv que j'ai vu pour la première fois une grande exposition des œuvres de Gerhard Rich-

ter, ce peintre allemand qui manipule plusieurs styles; et, bien sûr, on possède au même musée l'un des plus forts Anselm Kiefer, intitulé *Abend (L'Occident)*: un rail de chemin de fer traverse tout l'espace d'un paysage plat fait de plomb toré. Il va sans dire que ce chemin de fer ne peut qu'évoquer les trains qui menaient à Auschwitz.

Revenir d'Israël avec ces émotions d'art vous rappelle que la vie là-bas a une tout autre intensité qu'ici. On le sent dès qu'on descend de l'avion. La menace continue de la guerre, qui se traduit par la multitude de soldats que l'on rencontre partout, la présence de plus en plus insistante de ceux qu'on appelle là-bas « les religieux », la division des politiques, mais surtout la mémoire de son passé, de sa raison d'être contribuent à cette intensité. Elles expliquent aussi la vitalité de son art actuel.

François-Marc Gagnon est directeur de l'Institut de recherche en art canadien Gail et Stephen A. Jarislowsky à l'université Concordia. Il a publié en 1998 *Chronique du mouvement automatiste aux Éditions Jacques Lanctôt*.



## Mont Habitant

Mont Habitant célébrera ses 50 ans de ski et souhaite un autre 60 ans de liberté et de démocratie au peuple d'Israël.

Félicitations et longue vie à l'État d'Israël!



La Fondation Azrieli, une organisation philanthropique de premier plan dans le domaine de l'éducation, travaille à promouvoir et à soutenir les générations futures à travers de nombreuses initiatives dans l'enseignement et la recherche.

La Fondation Azrieli soutient activement l'éducation en Israël et dans la communauté juive à travers le monde et est fière d'apporter son soutien à l'État d'Israël.

Nous rendons hommage à Israël pour son 60<sup>e</sup> anniversaire.

Toronto  
164 Eglinton Ave. East  
Suite 503  
Toronto, Ontario  
M4P 1G4

Montreal  
1010 rue Sainte-Catherine O.  
Suite 1200  
Montreal, Québec  
H3B 4S3

Tel Aviv  
1 Azrieli Centre  
Round Building, 48<sup>th</sup> Floor  
Tel Aviv 67021  
Israel

info@azrielifoundation.org 416 322 5928